

Scientia Canadensis

Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine
Revue canadienne d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine

Scientia
Canadensis

Minds of Our Own: Inventing Feminist Scholarship and Women's Studies in Canada and Quebec, 1966-1976. Édité par Wendy Robbins, Meg Luxton, Margrit Eichler et Francine Descarries. (Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, 2008. xiv + 398 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 978-1-55458-037-8)

Hélène Charron

Volume 33, numéro 2, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006153ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006153ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

0829-2507 (imprimé)

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charron, H. (2010). Compte rendu de [*Minds of Our Own: Inventing Feminist Scholarship and Women's Studies in Canada and Quebec, 1966-1976*. Édité par Wendy Robbins, Meg Luxton, Margrit Eichler et Francine Descarries. (Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, 2008. xiv + 398 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 978-1-55458-037-8)]. *Scientia Canadensis*, 33(2), 121–123.
<https://doi.org/10.7202/1006153ar>

Book Reviews / Comptes Rendus

General / Général

***Minds of Our Own: Inventing Feminist Scholarship and Women's Studies in Canada and Quebec, 1966-1976.* Édité par Wendy Robbins, Meg Luxton, Margrit Eichler et Francine Descarries.** (Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, 2008. xiv + 398 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 978-1-55458-037-8).

Dirigé par quatre figures majeures des études féministes au Canada – Wendy Robbins, Meg Luxton, Margrit Eichler et Francine Descarries – cet ouvrage nous fait découvrir les différentes histoires de la naissance de la recherche et de l'enseignement féministe au Canada entre 1965 et 1975 et le parcours biographique et intellectuel de celles qui en ont été les principales actrices. Une première partie, d'une quarantaine de pages, retrace synthétiquement les conditions sociohistoriques de l'apparition de ce nouveau savoir au cours des années 1960. Les directrices soulignent d'une part la croissance des effectifs féminins sur le marché du travail salarié et parmi les corps étudiants des universités canadiennes, la persistance d'une idéologie de genre encourageant les femmes à s'occuper prioritairement de l'espace domestique, et d'inégalités légales et organisationnelles fondées sur le sexe qui limitent la capacité des femmes à faire valoir leurs diplômes et à être reconnues dans le milieu universitaire. Elles insistent, d'autre part, sur l'extraordinaire effervescence des mouvements sociaux et plus particulièrement des mouvements féministes comme puissant facteur de surgissement de nouvelles perspectives, problématiques et théorisations concernant les inégalités sociales et l'invisibilité historique des femmes et de leurs activités.

Cet historique général de la genèse des études féministes au Canada est suivi de quarante-quatre courts récits autobiographiques de pionnières de toutes les disciplines et de toutes les régions du pays. Parmi celles-ci, on ne relève que cinq Québécoises francophones: Marie-Andrée Bertrand, Anita Caron, Micheline Dumont, Nadia Fahmy-Eid et Danielle Juteau. Plusieurs autres auraient légitimement pu s'ajouter à celles-ci : notamment Jeanne Lapointe, qui fut une des premières professeures à l'Université Laval et qui siégea sur la Commission royale d'enquête sur la condition des femmes, plus communément appelée Commission Bird, de 1967 à 1970, et dont le rapport est présenté dans les récits de nombreuses pionnières en études féministes comme une inspiration et une source d'information centrale pour les premières parutions savantes sur les conditions de vie des Canadiennes. Les portraits d'intellectuelles anglophones sont plus

abondants. En ordre chronologique de participation à ce champ intellectuel en émergence, ils nous font découvrir de grandes intellectuelles de toutes disciplines, notamment Clara Thomas, Marguerite Anderson, Dorothy Smith, Natalie Zemon Davis, Jill Ker Conway, Margaret Gillet, Alison Prentice, Greta Hofmann Nemiroff, Sandra Pike, Rosaling Sydie, Annette Kolodny, Andrea Lebowitz, Meredith M. Kimball, Margrit Eichler, Jill Vickers, Donna E. Smith, Meg Luxton, Maureen Baker et Wendy Robbins.

Leurs histoires respectives font revivre la naissance des premiers centres de recherche sur les femmes dans différentes institutions universitaires (notamment le Groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la recherche sur les femmes, prédécesseur de l'Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM), de revues spécialisées comme *Atlantis* et de structures de réseautage et de recherche comme le Canadian Research Institute for the Advancement of Women/Institut canadien de recherches sur les femmes et la *Canadian Newsletter of Research on Women* (maintenant *Ressources for Feminist Research*). Le format autobiographique permet aussi d'aborder des éléments de compréhension moins institutionnels et davantage trajectoriels. Les récits nous rappellent d'abord les multiples résistances à l'activité intellectuelle des femmes au début des années 1960, et plus particulièrement à l'étude des femmes dans une perspective féministe : les nombreuses discriminations légales et organisationnelles fondées sur le sexe (salaires inégaux, avancement refusé, refus d'embaucher des couples dans une même université, etc.), l'absence de femmes et de préoccupations concernant les femmes dans les corpus à l'étude, le dénigrement de la part des directeurs de recherche ou des collègues des recherches portant sur les femmes ou sur le genre et la faible valeur de l'implication intellectuelle dans les études féministes pour les dossiers de titularisation. Il ressort également des diverses trajectoires que les facteurs locaux ont été primordiaux et que si, dans certains cas, le soutien de l'institution et des collègues a permis l'organisation rapide de nouveaux cours et de nouvelles structures de recherche, dans d'autres cas les résistances à l'apparition des études féministes furent violentes et persistantes. À peu près partout, il apparaît aussi que l'engouement massif des étudiantes et des étudiants pour les nouveaux cours sur les femmes – pour l'organisation desquels très peu de documentation savante était disponible – a considérablement favorisé la légitimation de ces enseignements subversifs du point de vue des administrateurs. L'enseignement représente d'ailleurs une composante centrale du travail des pionnières féministes, éminemment conscientes de la nécessité de transmettre le savoir et la mémoire historique des femmes. Contrairement à ce qui est souvent affirmé, il nous semble que la réflexion féministe de ces pionnières se doublait souvent de

préoccupations pour les autres inégalités sociales fondées sur la classe, l'orientation sexuelle et la race ainsi que pour l'articulation des divers systèmes d'oppression. Les principales intéressées reconnaissent néanmoins, et par surcroît humblement, le caractère embryonnaire de leurs travaux de l'époque sur ce qui prend aujourd'hui le nom d'intersectionnalité. Il est toutefois étonnant que les différents récits, qui font tous ressortir l'expérience individuelle des contraintes liées à la maternité, ne proposent pas de réflexions sur le problème de la non-reconnaissance des temporalités domestiques et de la reproduction humaine dans les modes actuels de promotion universitaire. Peut-être est-ce dû au format biographique qui incite moins à la réflexion sociologique ou encore au fait que toutes ces femmes représentent finalement la minorité qui, au final, a obtenu le plus de reconnaissance de la part de l'institution parmi toutes celles qui ont fait des études supérieures sans obtenir nécessairement de postes universitaires.

Malgré une justification tout à fait valable et convaincante, la périodisation choisie provoque une certaine insatisfaction. L'étude d'une période assez restreinte (1965-1975) de l'histoire de la mise en place de la pensée et des structures de recherches et d'enseignements féministes fait voir un portrait un peu trop circonscrit de cette histoire encore tout à fait méconnue. Le lecteur ou la lectrice néophyte ne peut pas saisir quels sont les liens entre les premières initiatives étudiées dans ce livre et les nombreuses structures mises en place dans les années 1970 et 1980, et toujours actives, comme *Canadian Woman Studies/Les cahiers de la femme*, *Recherches féministes*, la Chaire d'études Claire-Bonenfant sur la condition des femmes à l'Université Laval ou encore l'Institut Simone-de-Beauvoir à l'Université Concordia. Espérons donc une autre publication qui fasse le pont avec la période plus récente, sachant à quel point est encore actuel le paradoxe des intellectuelles qui font ressurgir la parole et l'expérience des femmes mais qui peinent à transmettre leur propre mémoire, à faire leur propre histoire et construire leur légitimité historique.

HÉLÈNE CHARRON
Université Laval

***The Exchange University: Corporatization of Academic Culture.* Edited by Adrienne S. Chan and Donald Fisher. (Vancouver: UBC Press, 2008. xii + 228 p., notes, index. ISBN 978-0-7748-1569-7 85\$ hc. 978-0-7748-1570-3 34.95\$ pb.).**

This volume was assembled after a 2003 symposium at the annual meeting of the Congress of Humanities and Social Sciences/Canadian Federation for the Humanities and Social Sciences. The symposium